

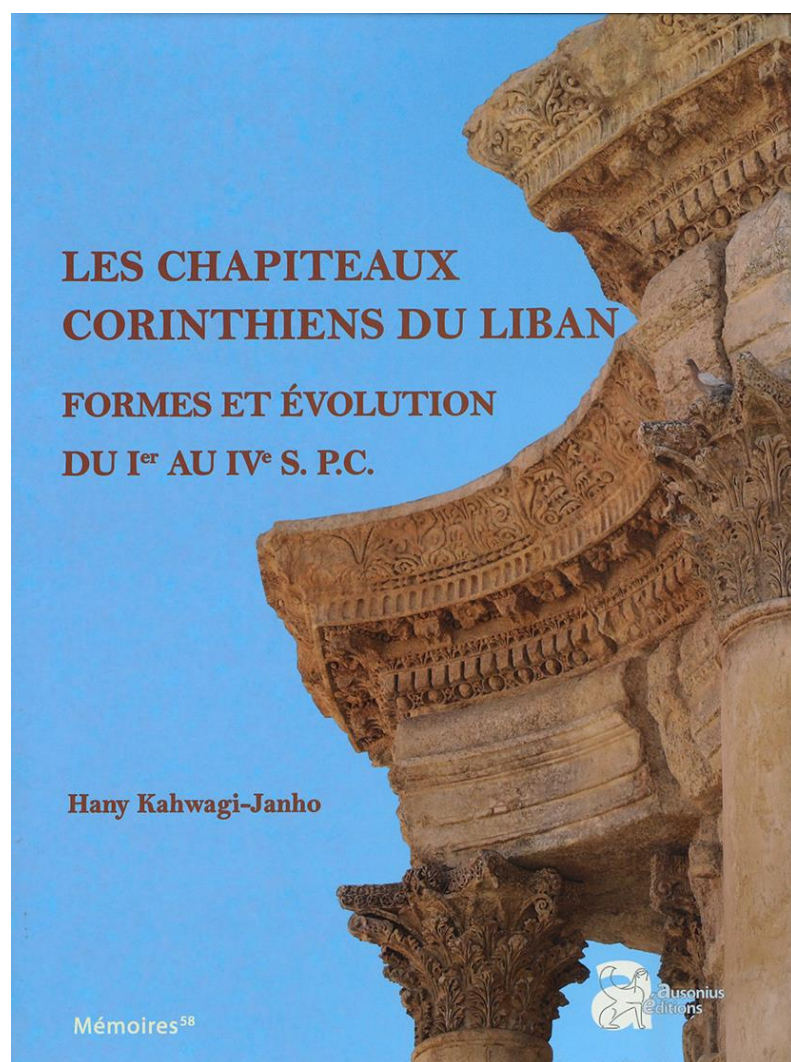
J'ai l'honneur de déposer sur le Bureau de l'Académie l'ouvrage que ses collègues et amis ont offert à Jean-Michel Poisson à l'occasion de sa retraite, numéro hors série de 339 pages publié à Lyon dans la collection DARA en 2018 sous le titre *Châteaux médiévaux dans l'espace rhodanien : territoires, constructions, économie*. Selon les termes de l'introduction, il s'agit d'une sélection des principales contributions de l'auteur à l'étude de l'habitat, de la culture matérielle et de la vie quotidienne, et plus précisément des formes d'agglomérations subordonnées ou non au château et de la manière de les habiter dans la grande région Auvergne-Rhône-Alpes, spécialement dans le Forez, la Bresse, le Dauphiné et la Savoie, horizon naturel d'un Maître de Conférences de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales implantée à Lyon.

L'ouvrage se décompose en trois parties intitulées successivement Formes et fonctions, puis Constructions et interprétations et enfin Communautés et échanges, cette dernière partie incluant plusieurs articles sur la numismatique et les dépôts monétaires. A ce classement thématique, il est permis de préférer un ordonnancement chronologique qui révèle mieux la carrière de Jean-Michel Poisson. D'abord une période pionnière marquée par la fouille du village bourguignon de Dracy sous la direction de Jean-Marie Pesey. Ensuite une décennie consacrée aux

fortifications de terre et de bois avec la fouille de la bastide de Gironville, un établissement militaire daté de 1324, et surtout de la motte castrale de Villars-les-Dombes édiflée par remblaiement d'une église plus ancienne. Vient enfin une dernière période d'une dizaine d'années, limitée de manière assez abrupte par la mise en place de l'archéologie préventive entraînant la quasi disparition des fouilles programmées attribuées jusque-là aux équipes universitaires, période durant laquelle l'attention de l'équipe lyonnaise s'est portée sur les constructions de pierre, en particulier le château d'Albon. Au début de sa carrière Jean Michel Poisson s'était déjà familiarisé avec ce type de site à Essertines sous la direction de Françoise Piponnier.

Outre ces articles de caractère monographique, le recueil comprend d'autres contributions qui font une large part aux archives des XIV^e et XV^e siècles, éclairant la fonction des pièces dans les châteaux bressans (*aula, camera, coquina*), ou encore la maîtrise d'œuvre dans les chantiers de construction des châteaux savoyards au XIV^e siècle. S'y ajoute un glossaire technique de la construction en bois d'après les *opera castr*i conservés dans les comptes des châtelainies savoyardes et delphinales. D'autres, plus générales, relatives aux fortifications de terre et de bois, esquissent une comparaison entre la Belgique et le région rhodanienne ou font un rapide état de la question dans la cadre français.

Cette recension, quelque peu schématique, respecte l'ordre chronologique de la trentaine d'articles contenus dans le livre, souvent signés de plusieurs auteurs. Elle donne une bonne idée de l'homme de terrain que fut et que reste Jean-Michel Poisson, actuellement replié sur le site de Belvoir en Israël. Ce serait une erreur de circonscrire son activité d'archéologue au Forez, au Dauphiné ou à la Savoie. Sa bibliographie complète, publiée à la fin de l'ouvrage, montre qu'il s'est intéressé aussi à la Sicile, où il fit ses premières armes à Brucato, et à la Sardaigne, île à laquelle il avait consacré sa thèse et où il dirigea durant plusieurs années le chantier d'Urvei. Elle reflète aussi, quand il s'agit de la manière d'habiter propre aux différentes classes sociales, des emprunts de plus en plus nombreux à l'anthropologie et à l'ethnologie, qui enrichissent l'analyse et la compréhension des sites étudiés.



J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie, au nom de son auteur, le livre de Hany Kahwagi-Janho intitulé *Les chapiteaux corinthiens du Liban. Formes et évolution du I^{er} au IV^e s. p.C.*, Ausonius éditions (Mémoires 58), Bordeaux 2020, 258 p., nombreuses illustrations en noir et en couleurs dans le texte, 92 planches couleurs hors texte. Cet architecte de formation, qui a soutenu en 2010 une thèse sur la zone de l'hippodrome de Tyr (étude archéologique et architecturale) sous la direction de Gilles Sauron à l'Université Paris IV, éditée en 2012, et a déjà publié d'importants travaux sur le décor architectonique du Liban, nous livre avec le présent ouvrage l'analyse exhaustive d'un corpus riche de quelque 850 blocs, dont certains, bien connus, avaient fait l'objet d'analyses ponctuelles, mais dont beaucoup étaient encore inédits. Leur intégration à une série complète, sur un arc chronologique de près de quatre siècles, permet de préciser les typologies, de définir les influences et d'identifier les contextes avec une réelle efficacité.

Le modèle corinthien se rencontre sur une quarantaine de sites, et sa diffusion constitue sans conteste à la fois le vecteur et la résultante de la romanisation culturelle de ce territoire, consécutive à la conquête de Pompée en 64 av. J.C. Après une présentation des lieux de distribution de ces chapiteaux, du nord du Liban à l'Hermon, l'auteur commence par l'étude des éléments marmoréens, tous

importés, dont il recense d'abord les modèles « italiques » ; leur concentration géographique à Beyrouth s'explique par la nature même de la cité antique, seule colonie romaine au début de l'Empire, et de ce fait métropole, que détrônera Tyr au II^e s. Il en vient ensuite aux modèles « micrasiatiques », dont les types principaux avaient été récemment identifiés par Moshe Fischer, et dont il reprend le recensement systématique. La définition des groupes appartenant à ces modèles se fonde sur trois critères concernant respectivement la disposition des acanthes de la rangée inférieure, celle des digitations des feuilles de la rangée supérieure et enfin la forme des calices et des hélices. A l'intérieur de ces catégories, et grâce à la combinaison de ces caractéristiques fondamentales, l'auteur discerne des sous-groupes qu'il décrit avec soin, parvenant ainsi à une typologie complexe, dont l'aspect formel et, pourrait-on dire iconographique, trouve sa justification dans l'enquête comparative qui complète chacune de ces approches, et permet une localisation chronologique d'une remarquable précision. Ainsi le type I, incontestablement dérivé du schéma adopté au temple de Trajan de Pergame, compte tenu des contextes divers où il apparaît ensuite, semble s'être perpétué pendant plusieurs décennies, jusqu'aux années 180 apr. J.-C. Aussi, bien que son développement soit relativement précoce, il résiste à la diffusion d'autres types, comme le deuxième, tributaire des créations d'Aphrodisias et très répandu sous les règnes d'Antonin le Pieux et de Marc Aurèle, comme le prouve leur présence simultanée sur plusieurs monuments de Tyr et de Beyrouth. Nous avons été particulièrement intéressés par l'analyse des chapiteaux dont les digitations forment des vides trapézoïdaux et triangulaires, ceux des types trois et quatre, dont la datation est souvent flottante, en dépit de ces singularités clairement discernables : l'auteur leur attribue des périodes mieux circonscrites, grâce à des incursions sur les sites d'Asie Mineure comme Sagalassos, ou de Judée, comme Césarée Maritime ou Scythopolis. Le type IV, dont on retrouve des exemplaires sur l'ensemble du pourtour méditerranéen (jusqu'à Italica, par exemple, près de Séville), semble avoir connu au Liban sa plus grande diffusion entre la fin du II^e s. et l'époque sévérienne.

Non moins importante et, à bien des égards, plus novatrice, est l'étude des chapiteaux locaux, taillés pour la plupart dans des blocs de calcaire. Ils se présentent soit sous une forme « lisse » (non préférons dire « en épannelage »), soit sous une forme « détaillée », et offrent dans cette dernière une grande variété décorative. En fait ils se révèlent largement influencés par les modèles héliopolitains élaborés par les artisans de Baalbeck. L'analyse des ordres de ce site prestigieux occupe une place importante dans la section typologique puisque pour la première fois les éléments appartenant aux temples de Jupiter, Bacchus ou Vénus, aux propylées ou aux cours dépendant de ces édifices sont examinés dans le détail de leur décor, dans leur composition et leurs proportions, ce qui n'est pas une mince acquisition. Pour les datations relatives ou absolues, cependant, après une revue des opinions souvent divergentes énoncées sur plus d'un siècle par Weigand, Heilmeyer, Freyberger ou Wienholz, l'auteur se garde de trancher, ce qui laisse le lecteur perplexe ou insatisfait, et semble conforter les doutes récemment émis par les auteurs de l'ouvrage collectif édité par Johannes Lipps et Dominik Maschek sur la pertinence des chronologies établies sur la base de la seule « Bauornamentik »¹. Les choses se précisent toutefois quand sont pris en compte des cas particuliers, tels les chapiteaux aux folioles finement dentelées ou aux acanthes « fouettées par le vent ». Ces singularités iconographiques ou techniques, malgré ou à cause de leur relative rareté, font l'objet d'observations comparatives qui autorisent un calage chronologique un peu mieux assuré. D'autres notices sur les formes du décor sont également suggestives ; on regrette toutefois que certains caractères signifiants comme l'entrelacement des hélices, présent sur quatre exemplaires, dont deux à Baalbeck, ne soient envisagés que d'un point de vue formel, sans tentative d'explication sémantique. Pour ce qui concerne les représentations figurées qui remplacent sur de rares exemplaires les « bourgeons », c'est-à-dire les fleurons d'abaque, les têtes anthropomorphes ou les silhouettes animales, elles restent assez sommairement classées en symboles « impériaux » ou « locaux », ce qui ne suffit pas à en expliciter la signification, comme l'auteur en convient lui-même.

Une section assez brève est enfin consacrée aux chantiers et aux traces qu'ils ont laissées, depuis la taille jusqu'aux marques de levage ou de mise en œuvre, qui s'avère riche d'indications parfois ignorées ou mal comprises dans les publications antérieures.

Au total, et malgré les limites imposées par une étude essentiellement formelle centrée sur le seul élément définitoire de l'ordre corinthien, il faut être reconnaissant à Hany Kahwagi-Janho d'avoir mis à la disposition des chercheurs, avec un grand luxe de détails et une illustration fort riche, ce corpus régional qui constitue la collection la plus riche de la partie orientale de l'Empire, hors de l'Asie Mineure.

¹*Antike Bauornamentik. Grenzen und Möglichkeiten ihrer Erforschung*, Wiesbaden, 2014.



J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie, de la part de son éditrice, le volume intitulé *Discours académiques. L'éloquence solennelle à l'université entre scolastique et humanisme*, édité et introduit par Clémence Revest, préfacé par Jacques Verger, Paris, Classiques Garnier, 2020, 354 p.

Ancienne membre de l'École française de Rome, Clémence Revest, qui est aujourd'hui Chargée de recherches au CNRS auprès du Centre Roland Mousnier (Sorbonne Université), est une spécialiste de l'histoire du mouvement humaniste au XV^e siècle et en particulier de l'essor des pratiques oratoires néo-latines. Cet ouvrage collectif est le fruit d'une rencontre internationale organisée à Paris en 2017, autour d'un genre rhétorique à la fois très connu et durable, mais paradoxalement peu étudié pour lui-même : les discours solennels tenus lors des cérémonies universitaires, notamment les leçons inaugurales et les éloges relatifs à l'obtention de la licence et du doctorat. Ce volume est la première enquête consacrée à ces traditions oratoires, considérées depuis les origines des universités jusqu'au XVI^e siècle et soumises à un questionnaire de nature anthropologique – à savoir l'examen de leur fonction dans la construction des identités académiques entre fin du Moyen Âge et Renaissance et, plus particulièrement, dans le processus d'intégration du modèle humaniste au sein du système de représentation universitaire.

Jacques Verger met en valeur dans la préface l'originalité et la fécondité des pistes de réflexion ouvertes par « une contribution majeure à cette grande histoire de l'art de la parole et de la communication orale » qui s'inscrit dans un renouvellement historiographique fort de l'histoire des universités. Aux préjugés négatifs longtemps suscités par la documentation conservée (une masse répétitive, d'où n'émergent que de rares morceaux de bravoure), une approche par le prisme du rituel et du stéréotype est opposée. C'est précisément en considérant autant leur dimension consensuelle que leur contexte protocolaire, et en les étudiant de façon sérielle et sur la longue durée, que ces discours révèlent leur rôle performatif au sein de la mise en spectacle de la communauté savante et les enjeux qui s'y jouent en coulisses. Une telle perspective, souligne l'introduction, se nourrit aussi de la revalorisation de l'étude des éloges d'apparat dans d'autres domaines de recherche, pour porter l'attention sur la question centrale des rapports entre scolastique et humanisme du point de vue de l'*ethos* de l'homme de savoir, de la hiérarchie des disciplines, des modèles d'éloquence.

Les onze contributions qui suivent sont organisées de façon à la fois chronologique et thématique. Attestées dès le XIII^e siècle à Paris, Bologne et Oxford, notamment pour des cérémonies de doctorat en droit et en théologie, et systématisées dès le milieu du XIV^e siècle, les oraisons rituelles ont accompagné et nourri la dynamique d'affirmation des communautés universitaires et la promotion de leur rôle dans les sociétés de la fin du Moyen Âge (C. Frova et A. Destemberg). Elles suivaient alors le modèle du *sermo modernus*, issu de l'art de la prédication, dont un exemple significatif – le discours introductif du dominicain anglais Robert Holcot à son commentaire de la Genèse – est traduit et étudié en détail par P. Berman. Une documentation plus abondante, quoique toujours dispersée, témoigne de la régularité de cette pratique chez les médecins et juristes de la deuxième moitié du XIV^e siècle et de la façon dont certaines figures majeures de la scène intellectuelle du temps, comme Baldo degli Ubaldi ou Tommaso del Garbo, ont su en faire un instrument de promotion personnelle (T. Woelki et J. Chandelier). Au sein de ces grappes documentaires un frémissement se fait déjà sentir, une évolution classicisante du goût et des références qui prend pleinement forme et sens tout au long du

siècle suivant : le modèle de l'*oratio* néo-cicéronienne connaît un succès fulgurant, d'abord en Italie. Dans le sillage de Gasparino Barzizza à Padoue, on peut suivre les vecteurs de ce renouvellement humaniste à Turin, Milan, Florence, dans toutes les disciplines et institutions (*studia* mendiants compris), qui s'impose, à travers la circulation des miscellanées, comme un nouveau standard de distinction (P. Rosso et C. Caby). La niche oratoire des discours rituels devient dans le même temps une tribune privilégiée de défense du programme des humanités : la communauté universitaire est pénétrée par l'idéal de la République des lettres (C. Revest) et la nouvelle discipline qu'est le grec y trouve un terrain de définition et de légitimation (L. Silvano). La culture humaniste est dès lors entrée dans les normes et c'est sous ce nouvel empire intellectuel européen que se redessinent au XVI^e siècle les lignes de partage des débats pédagogiques : possibilité de proposer un enseignement en langue vernaculaire, étudiée à travers le cas des *Deux oraisons françoises* de Loys le Roy (A. Vuilleumier), ou polémiques autour de l'imitation de Cicéron (L. Claire).

Cet ouvrage, qui fait dialoguer avec bonheur histoire, littérature et rhétorique, constitue une avancée notable et contribuera à n'en pas douter à ouvrir d'autres chantiers dans le domaine de l'éloquence académique.



J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie, de la part de ses éditeurs, le volume intitulé *L'humanisme au pouvoir ? Figures de chanceliers dans l'Europe de la Renaissance*, édité par Denis Crouzet, Elisabeth Crouzet-Pavan, Loris Petris et Clémence Revest, Paris, Classiques Garnier, 2020, 401 p.

Ce volume réunit les actes d'un colloque international tenu à Florence en 2019, sous l'égide de Sorbonne Université, du LabEx EHNE, et de l'université de Neuchâtel : des chercheurs venus de France, d'Italie, de Suisse, de Belgique, d'Angleterre et des États-Unis y ont participé. Comme son titre l'indique, c'est une figure d'officier, prééminente dans l'Europe des XV^e-XVI^e siècles (« l'autorité des chancelleries est devenue trop grande par le sceau » note Michel de L'Hospital en 1566), qui est ici placée au centre de l'attention : celle du chancelier, considéré en « homme de la Renaissance », en figure de jonction – au moins idéale – entre esprit humaniste et carrière au service de l'État. Il s'agit d'analyser comment en Italie, en Angleterre, aux Pays-Bas ou en France, les pratiques, les discours et les représentations de la fonction et de ses détenteurs ont été investis par un humanisme conquérant, ouvertement promu comme une culture à l'usage des gouvernants.

L'une des gageures relevées par ce riche ouvrage a consisté à faire clairement apparaître des tendances majeures, qui permettent d'interroger à nouveaux frais l'existence d'un

« humanisme civique » et de mettre en résonance des dynamiques socio-culturelles (promotion sociale par la compétence rhétorique, pratiques du mécénat, réseaux et échanges intellectuels, apologies des « nouveaux Cicérons »...) et politico-institutionnelles (développement des attributs de l'office, évolutions des pratiques diplomatiques et graphiques, choix de recrutement, sophistication des rituels...), tout en donnant à voir la variété des cas individuels et institutionnels, autant que les infinies nuances des chronologies et des contextes. Cette série de seize contributions, au sein de laquelle se répondent les travaux de médiévistes et de modernistes (un effort qui mérite d'être souligné), est l'occasion de multiplier les échelles et les points de vue : chancelleries des communes et des princes, mais aussi des universités, des évêques et des ordres de chevalerie ; chefs de file adulés de l'humanisme florentin, personnalités en vue des Belles Lettres à la cour des rois de France, d'Angleterre ou de Suède, dans les villes d'Empire ou de l'État bourguignon, mais aussi praticiens plus ordinaires d'un humanisme de second rang, identifié comme un moyen d'ascension sociale, et avec eux les formes d'une culture savante adaptée aux besoins technocratiques et idéologiques du temps, parfois seulement de manière superficielle et non sans contradiction.

À la croisée entre savoir, langage et pouvoir, la figure du chancelier fut à la fois le lieu d'expression d'une utopie nouvelle et celui de ses ajustements, voire de ses échecs, aux prises avec la gestion étatique réelle – le laboratoire d'un humanisme au pouvoir et d'un pouvoir pénétré d'humanisme. Par l'ampleur de son propos, sa profondeur de vue autant que le caractère central du thème abordé, ce volume est appelé à devenir une référence importante pour l'histoire des rapports entre culture et pouvoir dans l'Europe des XIV^e-XVI^e siècles.